DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Le Mardi XXV Août M. DCC. LXXXIX,

A LA RÉCEPTION

DE M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXIX.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/discoursprononce1789unkn

M. l'Abbé BARTHÉLEMY *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* BEAUZÉE, *y vint prendre ſéance le Mardi 25 août* 1789, *& prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

POUR rendre à la mémoire de M. Beauzée un hommage digne de vous & de lui, il ſuffiroit de dire qu'il vous avoit inſpiré une haute eſtime, & qu'il vous a laiſſé des regrets ſincères; mais un devoir que je chéris, m'engage à vous entretenir pendant quelques momens de ſes travaux & de ſes vertus.

Dès ſa jeuneſſe, les Sciences exactes attirèrent ſon attention, qui bientôt ſe fixa tout entière ſur les

Langues anciennes & modernes. La métaphyſique de la Grammaire offroit à ſes regards une vaſte région, rarement fréquentée par les Voyageurs, couverte, en certains endroits, de riches moiſſons, en d'autres de roches eſcarpées, ou de ſombres forêts. M. Beauzée y fit un long ſéjour, la parcourut dans tous les ſens, & en publia une deſcription circonſtanciée, ſous le titre de *Grammaire générale*; perſuadé que les lois du Langage dérivent d'un petit nombre de principes généraux qu'il avoit retrouvés dans toutes les Langues, il remonte à ces premiers principes, & les appliquant aux cas particuliers, il en fait ſortir une foule de préceptes lumineux. Au milieu de tant de diſcuſſions arides & d'idées abſtraites, on a de la peine à le ſuivre; mais on eſt toujours forcé d'admirer la fineſſe de ſes vues, ou l'intrépidité de ſon courage.

Peu content d'avoir développé le mécaniſme des Langues, il s'occupoit ſouvent de l'appréciation des ſignes de nos penſées, moins importante ſans doute, mais auſſi moins dangereuſe pour notre repos que l'appréciation des biens & des maux de la vie.

Séparer, dans chaque expreſſion, les idées acceſſoires, de l'idée principale qui lui eſt commune avec d'autres expreſſions, eſt une des nombreuſes qualités de l'eſprit humain; refuſée quelquefois au génie, ſouvent ſup-

pléée par l'éducation ou par l'uſage du monde, c'eſt elle qui choiſit le mot propre, qui fournit des définitions exactes, & qui répand de l'intérêt ſur le ſtyle ſoigné, & même ſur la converſation négligée. M. Beauzée diſcernoit les caractères diſtinctifs des ſynonymes, comme un œil perçant découvre les nuances preſque imperceptibles d'une couleur; ce talent & de longues méditations lui dévoilèrent inſenſiblement tous les myſtères de la Langue Françoiſe. Quand il enrichiſſoit notre Littérature des productions étrangères, c'étoit un Interprète fidèle & plein de reſſources; quand il falloit s'expliquer ſur des difficultés relatives à l'art de la Parole, c'étoit un Légiſlateur, dont on reſpectoit les déciſions. Cependant il ſe méfioit de ſes forces: en donnant une nouvelle édition des Synonymes de l'Abbé Girard, il y joignit quelques articles de ſa compoſition, & il en fit des excuſes.

Sa ſupériorité lui donnoit des droits à la modeſtie. La ſimplicité étoit dans ſes manières, parce qu'elle étoit dans ſon cœur; comme il ne s'étoit point familiariſé avec les formes ſéduiſantes de la Société, on pouvoit compter ſur ſa parole & ſur ſes actions. Doux, ſenſible, plus indulgent pour les autres que pour lui-même, il ſembloit ne ſuivre, dans ſes

rapports avec eux, que l'inſtinct de la bonté, dans tout ce qui lui étoit perſonnel, que l'inſtinct de la vertu.

La fortune, en lui refuſant ſes dons, n'avoit laiſſé à ſon courage que de trop fréquentes occaſions de s'exercer; heureux néanmoins, parce qu'il n'eut beſoin que de ſes plaiſirs, bornés au goût des Lettres & aux douceurs de l'amitié. Quels charmes répandoient ſur ſes jours cette communication d'idées & de ſentimens, ces liaiſons intimes qui le rendoient aſſidu à vos Séances! liaiſons dont j'ai trouvé de ſi beaux modèles dans une autre Compagnie ſavante, où la confiance & l'union règnent au milieu des plus profondes connoiſſances, où je ne ſais quel motif m'attire le plus, ſi c'eſt le déſir d'écouter mes Maîtres, ou celui de voir mes amis.

M. Beauzée n'eſt plus, & je connois mieux que perſonne la perte que vous avez faite. Le jour où vous daignâtes m'accorder ſa place, je ſentis, dans toute ſon étendue, le prix de ce bienfait: pourquoi faut-il qu'aujourd'hui ma reconnoiſſance ſoit mêlée d'inquiétude?

La Grèce avoit ménagé deux triomphes aux athlètes qui ſe diſtinguoient dans ſes jeux ſolennels. Au moment de la victoire, le Héraut proclamoit

leurs noms, que des milliers de voix élevoient juſqu'aux cieux. Quelques jours après, tous les vainqueurs étoient couronnés dans une cérémonie pompeuſe, au bruit des inſtrumens, aux applaudiſſemens réitérés d'un peuple immenſe ; mais du moins ils pouvoient ſupporter une gloire qui n'exigeoit pas une nouvelle épreuve, & qui, leur étant commune à tous, n'arrêtoit les regards ſur aucun d'eux en particulier. Maintenant ils reſtent fixés ſur l'Orateur, à qui ils ſemblent demander compte de votre choix. Ce concours ſi flatteur de témoins ſi éclairés, ce ſilence, cette attente, les préventions même trop favorables, tout ſert à l'intimider ; tout, dis-je, juſqu'à des reſſouvenirs qui ſe préſentent tout à coup à ſon eſprit. C'eſt dans ce palais de nos Rois, dans cette ſalle, du lieu même où je ſuis aſſis, que, depuis plus d'un ſiècle, les plus grands génies & les plus beaux talens ont ſignalé leur avénement à l'Académie, les uns en célébrant la gloire de vos auguſtes Protecteurs, les autres en répandant un nouveau jour ſur la Littérature & ſur la Philoſophie. Comment oſerois-je donc, MESSIEURS, devant vous, & après vous, retoucher des tableaux que vous avez finis, ou traiter des ſujets que vous avez épuiſés ?

Dans cette confuſion d'idées, je cherche à me

raſſurer, non ſur un Ouvrage qu'on a daigné recevoir avec indulgence, mais ſur un titre qu'on ne ſauroit ni me conteſter ni m'envier, ſur près de 60 ans de travaux conſacrés à des études longues & pénibles. Non, MESSIEURS, nous ne rougirons point, vous, de m'avoir accordé vos ſuffrages, moi, de les avoir ſollicités. Vous avez prouvé de nouveau qu'il n'eſt aucun genre de Littérature qui échappe à votre vigilance. Ceux qui déſormais entreront dans la carrière avec plus de zèle que de talent, apprendront, par mon exemple, que de grands efforts pourront un jour leur mériter une récompenſe qui honorera leur vieilleſſe, & leur fera partager le ſurcroît de gloire qui doit infailliblement rejaillir ſur les Lettres.

Les Lettres & la gloire ! Puis-je, dans le ſanctuaire où elles reçoivent le même encens, prononcer leurs noms ſacrés ſans leur offrir un tribut d'admiration & de reconnoiſſance, ſans publier les bienfaits qu'elles ont déjà répandus & qu'elles répandront encore ſur le genre humain !

Il a toujours exiſté une claſſe, ou plutôt une famille de Citoyens reſpectables, qui, de génération en génération, s'eſt dévouée à la pourſuite du bien public. Dès ſon origine, les Peuples étonnés la

crurent

crurent inſpirée des Dieux. C'eſt elle qui, par la douceur de ſes accens, attira les hommes du fonds des forêts, & qui, après avoir développé leurs facultés intellectuelles, employa la ſéduction du langage & l'autorité de la raiſon, pour les retenir dans les liens d'une dépendance mutuelle ; Famille pendant long-temps expoſée aux viciſſitudes des choſes humaines, tour à tour perſécutée & triomphante, chérie des bons Princes, à qui elle inſpiroit des vertus, déteſtée des Tyrans qui redoutoient juſqu'à ſon ſilence ; Famille aujourd'hui tranquille & floriſſante ; tenant, chez les Peuples civiliſés, à tous les ordres de Citoyens ; fière de lire dans ſes faſtes immortels les noms de Céſar, de Marc-Aurèle, & de Fréderic ; plus fière d'y trouver ceux d'Homère, de Newton, de Monteſquieu, & de tant d'autres grands Hommes, aſſociés, pendant leur vie, au miniſtère de l'inſtruction, & devenus, pour la poſtérité, les Repréſentans de leur Nation & de leur ſiècle.

Je parle comme ces Vétérans qui, au ſouvenir du Corps où ils ont paſſé leur vie, s'enorgueilliſſent des Héros qu'il a produits, & des ſervices qu'il a rendus à l'Etat ; vous me le pardonnerez, MESSIEURS. J'ajoute que ſi les Lettres ont eu tant d'obſtacles

à ſurmonter, il faut s'en prendre uniquement au haſard, dont les lentes faveurs ne nous ont dévoilé le ſecret de l'Imprimerie que vers le milieu du quatorzième ſiècle. Avant cette époque, qui devoit, tôt ou tard, changer la face des choſes, l'extrême rareté des Livres oppoſoit un obſtacle invincible aux progrès de la doctrine. Dans cette Grèce, que je cite encore, & que je ne ſaurois oublier ſans être accuſé d'ingratitude, lorſque des vérités importantes ſe révéloient à l'homme de génie, ne pouvant ſe produire au grand jour, elles ſe deſſéchoient & périſſoient comme ces plantes qui ne ſont jamais expoſées aux rayons du ſoleil. Aujourd'hui chaque découverte, annoncée ſolennellement, réveille tous les eſprits, ſe perpétue par l'admiration ou par l'envie, & ſe tranſmet d'âge en âge, avec le nom de ſon auteur, avec les nouvelles découvertes qu'elle a fait éclore.

Autrefois on citoit les Souverains ou les Particuliers qui avoient formé des collections de Livres. Lorſque Xerxès enleva la petite Bibliothèque de Piſiſtrate, ce fut une perte immenſe pour Athènes; & quand le Calife Omar ordonna de brûler la Bibliothèque d'Alexandrie, ce fut une perte irréparable pour toutes les Nations. Aujourd'hui, ſi la flamme

dévoroit la plus riche Bibliothèque de l'Europe, les Lettres ne perdroient qu'un petit nombre de Livres uniques, qui ne ſont nullement néceſſaires, puiſqu'ils ſont ſi rares.

Dans ces anciennes Républiques, où une multitude ignorante décidoit des plus grands intérêts ſans les connoître, le ſort de l'Etat dépendoit ſouvent de l'éloquence ou du crédit de l'Orateur; c'eſt ainſi que le jeune Alcibiade entraîna follement les Athéniens à cette fatale expédition de Sicile, & que les conſeils de Démoſthène furent preſque toujours préférés à ceux de Phocion. Aujourd'hui, les diſcuſſions par écrit, ſi faciles à multiplier, ramènent bientôt les opinions qu'avoient égarées les diſcuſſions de vive voix, & l'ignorance ne peut plus ſervir d'excuſe à l'erreur.

Tels ſont, en partie, les avantages que nous devons à l'Art de l'Imprimerie. Il avoit fallu des milliers d'années pour ouvrir aux Nations le commerce des idées; il a fallu plus de deux cents ans pour l'étendre en le délivrant des lois prohibitives. Nulle puiſſance ne pourra dans la ſuite ſuſpendre ſon activité. Ces nombreux dépôts des productions de l'eſprit, cette foule d'inſtitutions en faveur des Sciences & des Arts, l'eſtime accordée aux efforts,

la gloire attachée aux ſuccès, & cette flamme dévorante qui tourmentera les ames tant qu'il reſtera une vérité à découvrir, tout annonce la ſtabilité de l'empire des Lettres.

Ils ne reviendront plus ces longs intervalles de temps, où la Nature, en ſilence, ſembloit réparer ſes forces, & travailler, en ſecret, à une nouvelle génération d'intelligences bientôt enſevelies dans l'oubli. Un jour éternel s'eſt levé, & ſon éclat, toujours plus vif, pénétrera ſucceſſivement dans tous les climats. Chaque ſiècle, héritier des vérités du ſiècle précédent, aura ſoin de les rendre avec uſure au ſiècle qui doit le ſuivre. Les triomphes du mauvais goût ſeront paſſagers, puiſque les modèles du bon goût ſubſiſteront toujours. Il paroîtra peut-être moins de génies; mais des Ecrivains eſtimables ne ceſſeront de s'armer pour la défenſe des lois & des mœurs.

Nous devons l'augurer, d'après le ſpectacle qui, depuis quelques années, frappe nos regards. L'amour des Lettres & l'eſprit de bienfaiſance ſemblent agiter, de concert, la Société; on court, pour ainſi dire, à la conquête des connoiſſances & des vertus, comme on couroit, il y a deux ſiècles, à la conquête des tréſors du Nouveau Monde. Des hommes de bien, & c'eſt maintenant le titre le plus cher à

leurs yeux, se sont ligués pour subvenir aux besoins de l'indigence. Les Sociétés littéraires ont vu leurs travaux s'ennoblir, & leur domaine s'accroître. Il faut, pour se présenter aux concours qu'elles ont établis, tantôt remonter aux principes de la Morale, tantôt découvrir dans l'Histoire, des exemples ou des leçons; d'autres fois proposer de nouvelles vues sur la Médecine, sur l'Agriculture, le Commerce, l'Industrie, & les Arts. Vous-mêmes, MESSIEURS, vous avez été revêtus de la plus touchante des juridictions, & c'est à votre Tribunal qu'on vient dénoncer, non des Ecrits dangereux ou des actions criminelles, mais des ouvrages utiles & des vertus obscures.

Quelles seront désormais les bornes de nos découvertes? La voix de l'humanité parviendra-t-elle à se faire entendre de tous les cœurs, & la raison, plus éclairée, suffira-t-elle pour maintenir par-tout l'harmonie & le repos? Qu'il me soit permis de renvoyer la solution de ce problême à l'expérience des siècles à venir, & d'observer seulement, que les lumières, en dépouillant les passions des préjugés, qui semblent justifier leurs excès, opèrent le plus grand des biens qu'on puisse procurer aux hommes, celui de diminuer la masse de leurs maux.

La France va sans doute se ressentir de cet heu-

reux effet ; elle voit ſes Repréſentans rangés autour de ce Trône d'où ſont deſcendues des paroles de conſolation, qui n'étoient jamais tombées de ſi haut, & qui ont laiſſé dans les cœurs une impreſſion profonde. Ils ſont venus poſer les fondemens inébranlables de la félicité publique. Jamais entrepriſe de plus grande importance & de plus difficile exécution ; mais auſſi jamais Aſſemblée nationale ne réunit plus de talens, d'inſtructions, & de courage ; & comme s'il étoit dans l'ordre des deſtinées que le plus beau des projets fût ſecondé par les plus favorables circonſtances, il a fallu qu'il fût formé ſous un Roi, le meilleur Citoyen de ſon Royaume, dans une Nation chez qui l'amour du bien eſt auſſi ardent que celui de la gloire, & dans un ſiècle où l'art de penſer a le plus médité ſur l'art de gouverner. C'eſt ſous de pareils auſpices que s'achève un ouvrage qui doit être le complément des plus ſages Conſtitutions, & la preuve la plus éclatante du progrès des lumières.

RÉPONSE de M. le Chevalier DE BOUFFLERS, *Directeur de l'Académie Françoiſe, au Diſcours de M. l'Abbé* BARTHELEMY.

MONSIEUR,

DANS ce mélange continuel, & ſouvent trop inégal, des biens & des maux qui ſont le partage du genre humain, l'Académie éprouve quelquefois des joies vives; mais elle eſt condamnée à n'en point connoître de pures; ſa deſtinée eſt de n'acquérir qu'en perdant: auſſi commence-t-elle par jeter un regard de triſteſſe ſur le vide de la place qu'elle donne; & même en y admettant un homme que de tout temps elle avoit déſiré d'y voir, elle y cherche encore un homme qu'elle auroit voulu toujours y conſerver.

L'utile Académicien que vous remplacez, MONSIEUR, n'a plus beſoin d'éloges; le premier Juge, en fait de monumens, vient de lui en élever un immortel. Tout ce que j'oſerois dire, après vous, ſeroit à peine entendu, &, quand vous avez fini de parler,

c'eſt encore vous que l'on écoute. Ce n'eſt donc point pour rien ajouter à l'honneur de M. Beauzée, mais pour ſatisfaire à mon devoir, que j'eſſayerai de fixer encore un moment l'attention ſur cet homme eſtimable, qui le méritoit ſi bien, qui l'ambitionnoit ſi peu.

S'il eſt, comme dit Horace, une récompenſe aſſurée à la vertu diſcrète, comment la refuſer, & ſur-tout dans des temps où cette vertu devient ſi rare, comment la refuſer, dis-je, à un homme ſimple, droit, & toujours ſemblable à lui-même, qui, dans la guerre éternelle des paſſions, des opinions, des cabales, des intrigues, a ſu conſerver ſa franchiſe & ſa neutralité; qui, libre de ſoins, inſenſible à l'éclat, indifférent pour la richeſſe, préféroit à tout l'étude, la paix, l'amitié, la vertu, & s'occupoit, en ſilence, non du bien qu'il pouvoit acquérir, mais du bien qu'il pouvoit faire?

Tel fut le caractère de M. Beauzée. La fortune lui avoit tout refuſé: mais il ne lui demanda rien; & pendant qu'il ſe contentoit du modique fruit de ſes travaux littéraires, il vit au moins que ſes amis ne partageoient point pour lui ſa réſignation. Beaucoup de ſecours lui furent offerts; preſque tous ont été refuſés. En vain eſſayoit-on d'exiger ſon ſecret, pour

obtenir

obtenir ſon aveu. S'il accepta quelquefois le ſervice, il refuſa toujours la condition. Il voulut honorer ceux qu'il avoit choiſis pour ſes bienfaiteurs, en s'honorant de leurs bienfaits ; & dans ſa manière de leur devoir, il leur diſputa le prix de la généroſité. Du reſte, plaçant tous ſes plaiſirs dans la ſatisfaction intérieure, & ſa gloire dans l'eſtime de ſes amis, on l'a, dans tous les temps, vu tranquille au milieu du tumulte qu'il fuyoit, iſolé au milieu du monde qu'il aimoit, étendre ſes idées, borner ſes vœux, trouver le bonheur en lui-même, & joindre à chaque inſtant ſon conſentement à ſa deſtinée.

La jeuneſſe de M. Beauzée fut conſacrée à l'étude des Sciences exactes, il y puiſa le mépris de tout ce qui n'eſt pas vrai, & leur dut peut-être cette juſteſſe de conception, cette rectitude de jugement, qui nous ont été ſouvent d'un grand ſecours dans nos travaux académiques. Il fut porté depuis vers l'étude de la Grammaire, par cet attrait particulier qu'on peut regarder comme l'inſtinct de l'eſprit ; & malgré le déſavantage d'écrire après tous les hommes éclairés qui ont réfléchi ſur cette matiere abſtraite, il y répandit des lumières, & la ſoumit à des principes inconnus avant lui ; également judicieux, ſoit qu'il ſuive ſes devanciers ou qu'il les abandonne,

il ne paroît point s'égarer lorſqu'il s'écarte de leurs traces; & lorſqu'il raiſonne comme eux, on voit encore qu'il parle d'après lui.

En effet, dans l'hiſtoire du Monde, rien n'eſt plus obſcur, mais en même temps rien n'eſt plus intéreſſant que la formation des Langues. L'eſprit, toujours impatient de ſon ignorance, voudroit s'élever à toutes les origines, & deſcendre dans toutes les profondeurs. Il aime quelquefois à ſe tranſporter vers ces temps inconnus à l'Hiſtoire, perdus pour la tradition, & preſque inacceſſibles à la penſée, où les hommes, juſques-là condamnés à tous les ennuis & à tous les dangers, excédés du pénible ſoin d'une ſubſiſtance toujours mal aſſurée, las d'être ſeuls quand ils pouvoient être pluſieurs, honteux d'être foibles quand ils pouvoient accroître leurs forces, & triſtes de ne voir que des rivaux ſous des traits qui ſembloient leur annoncer des amis, eſſayèrent, dit-on, de s'unir pour ſe défendre, & de s'entendre pour ſe réunir.

Dans ces rencontres, d'abord inquiétantes, on devint, par degrés, plus hardi; la reſſemblance des traits, l'analogie des organes produiſirent bientôt la confiance, enſuite la familiarité, enſuite l'imitation. Les premiers cris, ſuggérés par la Nature,

entendus au loin, diverſement modifiés, & fidèlement répétés, ſervirent aux premières conventions; & après beaucoup d'eſſais, un ſigne ſonore, facile à produire en tout temps, à renouveler au beſoin, à varier dans l'occaſion, à reconnoître juſques dans l'éloignement & dans l'obſcurité, fut jugé propre à l'indication & à l'échange des affections & des penſées : cette découverte fut déciſive pour le genre humain ; les ſuites en étoient & en ſont encore incalculables. Dès ce premier pas, l'eſprit entrevit confuſément l'immenſité de ſon inculte domaine : alors ſeulement, & pour jamais, notre eſpèce fut diſtinguée du reſte des hôtes des champs & des bois, & nos ancêtres furent des hommes.

Mais qui put expoſer à des êtres ſi bornés un auſſi vaſte projet ? De quels ſignes ſe ſont-ils ſervis pour en établir d'autres ? Quel Génie ſupérieur a pu leur offrir le tableau rapide des ſuppoſitions, des convenances, des relations, des particularités que la théorie de tous ces idiomes, depuis celui de l'Attique juſqu'à ceux de la Guinée, embraſſe également ? En un mot, qui leur a tracé le plan de toutes les opérations de l'eſprit, auxquelles un ſyſtême grammatical doit ſe rapporter, comme la contexture des nerfs à tous les mouvemens du corps ? Et quand la

diſcuſſion des moindres queſtions de la Grammaire exige les connoiſſances les plus rares & la métaphyſique la plus ſubtile, comment la conception du ſyſtême général & raiſonné de tout ce qui tient au langage, appartiendroit-elle à des hommes qui ne ſavoient pas encore parler ?

Ces recherches, peut-être utiles, peut-être frivoles, & qui nous ramèneroient juſqu'à la première limite, s'il en eſt une entre l'état de nature & l'état ſocial, auroient exigé l'application infatigable de l'Académicien que nous regrettons; mais elles peuvent auſſi être ſoumiſes aux lumières & à la ſageſſe du ſavant Ecrivain qui le remplace.

Eh ! qui en effet auroit plus de droit à notre foi ſur de tels myſtères, que celui qui, d'un vaſte monceau de ruines, a ſu tirer les premiers élémens de l'écriture & du langage d'un Peuple depuis longtemps oublié, que celui pour qui l'Hiſtoire n'a rien d'obſcur, même dans ſes lacunes, qui ſemble évoquer les hommes de tous les pays & de tous les ſiècles, les interroger dans leurs Langues, & les entendre à demi-mot ! Tels ſont, MONSIEUR, les utiles & ſurprenans travaux auxquels, depuis longtemps, vous vous êtes dévoué. Egalement fait pour avancer à pas de géant dans toutes les carrières,

vous avez préféré celle qui vous ramenoit vers la ſage Antiquité ; &, moins occupé de vous faire le grand nom que vous méritez, que de rappeler tous les hommes des anciens âges à la mémoire & à l'attention de celui-ci, vous vous êtes ſur-tout conſacré à l'étude de la Science numiſmatique, à la recherche, & à la diſcuſſion des monumens de cet Art inventé par le déſir de nous ſurvivre, de cet Art que les foibles mortels, peu contens de la renommée préſente, & ſe défiant, à juſte titre, d'une condition toujours variable, ont invoqué, pour donner à la penſée la ſolidité de l'airain, pour fixer au moins l'empreinte de la beauté fugitive, pour éterniſer le ſouvenir, trop prompt à effacer, des hommes illuſtres, en confiant leurs traits & leurs noms à des pièces de métal, qu'on eſpéroit oppoſer comme autant d'égides aux coups de la deſtruction. Mais les Médailles elles-mêmes n'ont point échappé aux ravages des années ; la plupart, diſperſées, enfouies, mutilées, déſeſpèrent l'Obſervateur le plus attentif ; & celles qu'un deſtin plus heureux avoit ſouſtraites à ces déſaſtres, défigurées, à la longue, par leur propre vieilleſſe, ſemblent atteſter que rien n'eſt pur ſur la terre ; que, juſques dans les choſes inanimées, il y a toujours un combat intérieur, une

fermentation ſecrète, un ennemi caché de tout ce qui exiſte, & que les matières mêmes que nous regardons comme l'emblême de la ſolidité, renferment, ainſi que nous, le principe de leur diſſolution.

Enchaîner l'action, toujours imprévue, mais toujours certaine, du haſard qui ſe plaît à bouleverſer tout ce que le travail des hommes avoit entrepris d'aſſurer; lire à travers la rouille des ſiècles & la confuſion des choſes; interroger juſqu'aux moindres traces; rapprocher des débris informes; ſuppléer des traits effacés; remettre en lumière ce qu'une nuit, ſans lendemain, étoit ſur le point d'enſevelir; arracher à l'oubli ſes plus regrettables conquêtes, & préſenter les hommes d'autrefois aux regards de la Poſtérité, c'eſt ce que vous avez fait, MONSIEUR; & c'eſt ainſi que, bienfaiteur à la fois du paſſé, du préſent, & de l'avenir, vous avez en effet rendu à l'Art numiſmatique les ſervices que cet Art oſoit promettre à l'humanité.

C'en étoit aſſez pour votre gloire ſans doute; mais il arrive à la Gloire elle-même, comme à d'autres objets de nos pourſuites, de ſe refuſer ſouvent à ceux qui brûlent pour elle, & de trouver quelquefois des indifférens dans ceux à qui elle s'attache. Mais,

encore une fois, ce n'étoit point la Gloire qui vous charmoit; c'étoit toujours cette auguſte Antiquité, ces reſtes précieux d'hommes plus grands, d'êtres meilleurs, dont les moindres veſtiges nous inſpirent un ſecret mépris pour nos plus hardis travaux, & qui nous ont laiſſé leurs meſures dans des chef-d'œuvres en tous genres, qui découragent nos talens, & dans des monumens de génie qui effrayent notre raiſon. Tels furent en effet ces Maîtres de tous ceux qui les ont ſuivis, ces Grecs, ſi chers à la penſée de l'homme inſtruit; ces grecs, dont vous ſemblez n'avoir ſi bien étudié l'idiome, que pour vivre plus intimement avec eux, & leur conſacrer tant d'heures précieuſes que vos Compatriotes leur ont plus d'une fois enviées.

S'il s'agiſſoit de prouver à l'homme combien ſa main eſt foible contre la main du Temps, il ſuffiroit de promener ſes regards ſur chacune de ces contrées autrefois libres, où maintenant un Eſclave règne en Deſpote; ſur cette patrie des Arts, où l'algue & la mouſſe couvrent aujourd'hui les marbres qui jadis avoient reçu la vie des mains de Leucippe & de Phidias. Que ſont devenus ces ruiſſeaux & ces fontaines, dont les noms ſont encore auſſi doux à l'oreille que les murmures de leurs flots argentés,

quand ils couloient entre les arbuſtes & les fleurs ? Maintenant leur cours eſt arrêté par d'informes amas de voûtes écroulées, de dômes abattus, de fondemens arrachés, de ſocles & de chapiteaux roulés pêle-mêle, avec les urnes, les trépiés, les autels, & les membres mutilés des Dieux. Et qui le croiroit? L'Iliſſus, le Céphiſe, le Pénée, & tant d'autres fleuves, inutilement cherchés, ne promènent plus qu'un limon infect dans les vallons de l'Attique & de Tempé. Ces riantes prairies, ces campagnes fertiles, cette terre favoriſée du Ciel, où les Arts trouvoient à peine de la place pour leurs chef-d'œuvres toujours renaiſſans, depuis long-temps privées de l'ame qui reſpiroit en elles, reſſemblent au cadavre, qui, après avoir perdu la vie, perd ſucceſſivement juſqu'aux traits & aux formes qui l'avoient autrefois diſtingué. La Grèce eſt le pays qui atteſte le moins ce que fut autrefois la Grèce ; le Voyageur, qu'une curioſité audacieuſe a conduit loin de ſa patrie vers ces rivages déſolés, n'y retrouve pas même la Nature ; & pour unique fruit de tant de fatigues & de dangers, il ne remporte qu'une grande leçon, c'eſt que, pour les pays comme pour les Peuples, la liberté eſt un principe de vie, & le deſpotiſme un principe de mort.

Mais

Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuſe a rappelé ſur ces côteaux dépouillés les arbres majeſtueux qui les couronnoient, & rendu à ces lieux incultes, l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies, & de leurs ondoyantes moiſſons? Quels puiſſans accords ont de nouveau raſſemblé les pierres éparſes de ces murs autrefois bâtis par les Dieux? Tous les édifices ſont relevés ſur leurs fondemens, toutes les colonnes ſur leurs baſes, toutes les ſtatues ſur leurs piédeſtaux; chaque choſe a repris ſa forme, ſon luſtre, & ſa place; &, dans cette création récente, le plus aimable des Peuples a retrouvé ſes cités, ſes demeures, ſes lois, ſes uſages, ſes intérêts, ſes travaux, ſes occupations, & ſes fêtes. C'eſt vous, MONSIEUR, qui opérez tous ces prodiges: vous parlez, auſſi-tôt la nuit de vingt ſiècles fait place à une lumière ſoudaine, & laiſſe éclore à nos yeux le magnifique ſpectacle de la Grèce entière au plus haut degré de ſon antique ſplendeur. Argos, Corinthe, Sparte, Athènes, & mille autres villes diſparues ſont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les Temples, les Théâtres, les Gymnaſes, les Académies, les édifices publics, les maiſons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, ſous vos auſpices, dans leurs aſſemblées,

dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, ſpectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, aſſociés à tous les intérêts, initiés à tous les myſtères, confidens de toutes les penſées; & jamais les Grecs n'ont auſſi bien connu la Grèce, jamais ils ne ſe ſont auſſi bien connus entre eux, que votre Anacharſis vous les a fait connoître.

Dans ces tableaux nouveaux, parlans & vivans, tous les objets s'offrent à nous ſous tous les aſpects. Les hommes & les Peuples, toujours en rapport, toujours aux priſes les uns avec les autres, nous découvrent, à l'envi, leurs vices & leurs vertus. L'enthouſiaſme, la haîne, & l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les triſtes hymnes des Meſſéniens accuſent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laiſſent entrevoir leur corruption au travers de leurs agrémens. Le ſuffrage ou le blâme diſtribué tour à tour par des partiſans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires, ſoigneuſement recueillis, fidèlement cités, ſagement appréciés, ſuſpendent & ſollicitent des jugemens que vous laiſſez modeſtement prononcer à votre Lecteur; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

Il vous appartient, MONSIEUR, plus qu'à perſonne, de converſer avec ces hommes étonnans, de leur Légiſlation, de leur Religion, de leurs Sciences, de leur Morale, de leur Hiſtoire, de leur Politique. S'agit-il de leurs Arts ? quel pinceau pourroit mieux retracer l'élégance de leurs chef-d'œuvres ? Quand vous faites parler leurs Orateurs & leurs Poètes, votre ſtyle rappelle toute l'harmonie de leur Langue. Expoſez-vous les dogmes faux ou vrais de leurs Philoſophes ? c'eſt en donnant à la vérité tous les caractères qui la font triompher ; c'eſt en prêtant à l'erreur tous les preſtiges qui excuſent ſes partiſans. Enfin eſt-il queſtion de la première & de la plus noble paſſion des Grecs, de leur patriotiſme ? en nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je ? en fait de patriotiſme, les exemples des Grecs nous ſeroient-ils néceſſaires ? Non, non, ce feu ſacré, trop long-temps couvert, mais jamais éteint, n'attendoit ici que le ſouffle d'un Roi Citoyen, pour tout embraſer ; déjà un même eſprit nous vivifie, un même ſentiment nous élève, une même raiſon nous dirige, un même titre nous enorgueillit ; & ce titre, c'eſt celui de François. Nous ſavons, comme les Grecs, qu'il n'eſt de véritable exiſtence qu'avec la liberté, ſans la-

quelle on n'eſt point homme, & qu'avec la loi, ſans laquelle on n'eſt point libre. Nous ſavons, comme eux, qu'au milieu des inégalités néceſſaires des dons de la Nature & de la fortune, tous les Citoyens ſont du moins égaux aux yeux de la loi, & que nulle préférence ne vaut cette précieuſe égalité, qui ſeule peut ſauver du malheur de haïr, ou d'être haï. Nous ſavons, comme eux, qu'avant d'être à ſoi-même, on étoit à ſa patrie, & que tout Citoyen lui doit le tribut de ſon bien, de ſon courage, de ſes talens, de ſes veilles, comme l'arbre doit le tribut de ſon ombre & de ſes fruits aux lieux où il a pris racine.

Au reſte, MONSIEUR, la peinture naïve des Grecs ne fait point tout le mérite de votre Ouvrage, & celle de l'Auteur qui ſe voile & ſe trahit ſans ceſſe, y répand un intérêt encore plus attachant. On eſt toujours tenté de ſubſtituer votre nom à celui de ces Sages ſi aimables auxquels vous donnez vos traits ſans vous en apercevoir. On ſent, en vous liſant, que leurs maximes ſont vos principes, que leurs lumières ſont dans votre eſprit, que leurs vertus ſont dans votre cœur, & que vous vivez avec eux, pour ainſi dire, en communauté de biens, également riche de ce que vous leur empruntez, & de ce que vous leur prêtez. C'eſt vous que l'on retrouve encore mieux que

les Grecs dans cet hommage pur qu'à chaque inſtant vous vous plaiſez à rendre à l'amitié. Nulle part on ne reconnoît mieux ſa divine inſpiration, ſes doux accens, ſon influence penétrante; c'eſt l'amitié qui, de ſa main fidèle, traça l'image de Phédime avec la délicateſſe, avec la pureté de l'ame de Phédime elle-même; c'eſt elle qui fait reparoître un inſtant cet Arſame, ſi juſtement, ſi généralement pleuré! On voit avec attendriſſement le grand Homme qui n'eſt plus, ſurvivre encore mieux à lui-même par l'amitié que par la renommée, & trouver dans le cœur d'un ami vertueux, non un mauſolée, mais un temple.

C'eſt ainſi, MONSIEUR, qu'en réuniſſant l'exercice & la récompenſe de vos vertus, vous avez paſſé pendant long-temps & vous paſſez encore la vie la plus douce & la plus utile, entre la noble élite des premiers perſonnages des anciens temps, & de ceux de votre ſiècle. En vain cependant, content d'un ſort auſſi déſirable, auriez-vous tenté de vous dérober entièrement aux regards du Public: la Société avoit auſſi ſes droits à réclamer, & l'obſcurité à laquelle on vous a vu toujours inutilement aſpirer, auroit fait trop de tort à vos Contemporains; ils connoîtroient moins ce caractère ſimple comme l'enfance, ſage comme l'antiquité; cet art précieux & ſublime de

mêler toujours la grace à la vérité, l'indulgence à la cenſure, la bienveillance au conſeil, & l'amuſement à la leçon ; de prêter ſon eſprit au lieu de le montrer ; de ſe ſervir de ſa raiſon pour féconder celle des autres ; d'inſtruire les plus inſtruits, & de s'inſtruire encore avec les plus ignorans ; de plaire à tous, & de ſe plaire avec tous. Enfin nous ne ſaurions pas que Platon, Ariſtote, & ſur-tout Socrate, vivent encore ; & qu'en ce moment l'Académie Françoiſe ne peut porter aucune envie à celle d'Athènes.